



# Milagro

*The Milagro beanfield war*  
de Robert Redford

## fiche technique

U S A - 1987 - 2h

Réalisateur :

**Robert Redford**

Scénario :

**David Ward**

**John Nichols**

Musique :

**Dave Grusin**

Interprètes :

**Ruben Bades**

(Shérif Montoya)

**Richard Bradford**

(Ladd Devine)

**Sonia Braga**

(Ruby Archuleta)

**Julie Carmen**

(Nancy)



## Résumé

Milagro est un petit village du Nouveau Mexique qui s'étiole lentement. Un promoteur, Devine, envisage l'établissement d'un parc d'attractions. Les habitants comprennent que cette mesure ne leur rapportera rien jusqu'au jour où l'un d'eux utilise l'eau du chantier pour irriguer son champ bientôt suivi par d'autres. Malgré l'envoi d'un policier aux moeurs brutales, la solidarité de la population oblige le promoteur à renoncer.

## Critique

C'est le pot de terre contre le pot d'affaire. Passant une nouvelle fois derrière la caméra (il avait déjà réalisé **Des gens très ordinaires**), l'acteur Robert Redford a mis en scène **Milagro**. Côté paysans, son film, tout en soulignant une juste révolte, n'évite pas le folklore et la sensiblerie. Côté promoteur, il montre un fricard soutenu par les autorités locales et dont le machiavélisme arrogant semble avoir tout prévu. Sauf que le destin puisse parfois préférer les haricots à l'oseille.

Jean-Paul Grousset

*Le Cinéma*

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



Redford s'est engagé dans ce film où il défend ses idées écologistes à travers une jolie fable. Malheureusement les bons sentiments ne font pas toujours les grands films.

Jean Tulard  
*Dictionnaire du Cinéma*

Il ne faut pas en douter, cette "guerre du champ de haricots de Milagro" n'a rien de dérisoire. Certes, il ne s'agit pas de la guerre du Viêt-nam (ce qui nous change un peu les idées). Mais la portée symbolique n'en est pas moins grande. Ce n'est pas un hasard si le village du Nouveau-Mexique où se déroule le film s'appelle Milagro ("miracle" en espagnol) : pour son second long métrage en tant que réalisateur, Robert Redford nous propose une fable. Ce qui lui confère, entre autres, le pouvoir de faire parler les morts. Cela peut s'avérer fort utile. Milagro est l'histoire d'un pauvre paysan, Joe, qui refuse malgré des finances exangues de vendre sa terre à un promoteur désirant transformer la région en un immense parc de loisirs. Pour conjurer le sort, Joe détourne l'eau de la commune et irrigue son champ. Son geste s'avérant plutôt populaire, il s'agit pour les autorités de lui faire rendre gorge sans pour autant procéder à son arrestation. Délicat.

Bien sûr, la sympathie du spectateur se porte sur les petits contre les puissants. C'est le syndrome d'Astérix, vieux comme Mathusalem ou plutôt comme David et Goliath.

On le voit, Milagro va résolument à contre-courant du cinéma américain actuel. Pas de vedettes (hormis Christopher Walken dans un rôle secondaire et au demeurant fort antipathique). Pas d'adolescents non plus. Au contraire : la population de Milagro est vieillissante et Joe déprime à l'idée "qu'il n'amènera pas ses enfants cueillir des framboises sur la

colline". Encore moins de dépucelages graveleux ou de poursuites pétaradantes. Alors qu'y a-t-il ? Eh bien, "des gens sans importance", pour reprendre le titre du premier film de Redford. On sent que l'acteur-cinéaste aime ses contemporains et qu'il prend un plaisir presque sensuel à les observer. La mise en scène, dès lors, consiste à nous faire partager son regard. Un regard qui à l'occasion porte loin : **Milagro** marque un retour aux grands espaces. C'est un film qui respire. Sans être un western, il restitue une certaine magie un peu oubliée et recueille quelques dépouilles encore fumantes, telle cette battue organisée par le shérif pour retrouver Joe. En outre, on a envie de parler de "frontière". Mais cette fois-ci, la frontière des pionniers, c'est celle du fric (les promoteurs nous font penser à ceux de **Zabriskie point**, le pamphlet d'Antonioni contre la société de consommation). Sous ses airs bonasses, le film provoque une véritable prise de conscience politique. L'alliance entre les paysans, illettrés pour la plupart, et un avocat journaliste, ancien gauchiste ayant fait le choix d'une vie alternative, montre d'ailleurs que la ligne de partage des forces en présence perpétue les cassures idéologiques et culturelles survenues dans la seconde moitié des années soixante. Une fois encore Redford exprime sa foi écologiste. Un mot qu'il convient d'employer dans son sens le plus fort. L'écologie, ce n'est pas (seulement) la défense des petits oiseaux. C'est (surtout) la lutte pour que l'homme vive en harmonie avec son milieu. C'est peut-être un autre nom de la dignité.

**Milagro** est-il un chef-d'œuvre ? Certes pas. Il y manque ce petit quelque chose qui transcende l'ensemble. Peut-être Redford a-t-il fait preuve d'une trop grande froideur dans la mise en scène, peut-être n'a-t-il pas toujours su résister à un esthétisme un peu hors de propos. Mais soyons-en sûrs, il s'agit de défauts mineurs. Le film conserve l'immense

mérite de renouer avec une certaine tradition morale du cinéma américain.

Yves Allion  
*La Revue du Cinéma (juin 1988)*

Il y a dans Redford la racine "Ford". Ce jeu de mots-jeu de noms donne à penser, à rêver. On retrouve dans **Milagro** le souffle du western : les paysages désolés et grandioses, les images très composées, les cadrages travaillés qui transforment la plus prosaïque réalité rurale en tableau de genre, la truculence d'une humanité exaltée, exultante et des à-côtés pittoresques qui frisent le burlesque...

S'il y a du Ford dans la composition formelle de ce conte lyrique et drôlatique, il y a du Capra dans le propos...

Le style de Robert Redford est fondé sur des principes très classiques : la rigueur, l'équilibre, l'évidence esthétique (toujours le modèle du western), mais le rythme et le mouvement ne sont pas ceux du cinéma d'aventures.

Il y a une lenteur cérémonieuse dans le tempo qui communique un sentiment de félicité et de plénitude. On apprécie la mélodie paisible des images, des paysages et des visages. Très importants, les visages. Tous les regards sont lumineux et ardents dans ce film, y compris ceux des méchants.

Robert Redford nous gâte. Il nous fait rire, il nous touche, il fait mouche. Et il a la délicatesse de ne pas figurer dans son film, refusant crânement le vedettariat et la pression du box office.

Gilbert Salachas  
*Télérama n°2002*

L'histoire de l'adaptation de **Milagro** au cinéma est longue, aussi longue que la légende dont elle s'inspire. Cinq ans d'attente pour qu'enfin soit publié le

roman de John Nichols, plus de quatorze ans avant qu'il ne soit transposé en images...

Redford a dû attendre cinq interminables années pour qu'enfin les droits du film lui soient concédés et encore trois ans pour que le film naisse sur un écran. Sept scénari ont été écrits, le dernier est co-signé par John Nichols, l'auteur, et David Wards, le scénariste de **L'Arnaque**.

Des revenants sourient aux anges : qui pouvait avoir envie de tourner une chose pareille ? dit Robert Redford. Quand je cherchais des financements pour **Milagro**, mes interlocuteurs ressemblaient à ce mort qui revient hanter le village. Comme lui, ils souriaient. Et ils disaient en secouant la tête : "Quelle pitié, on ne peut rien faire pour vous." En tournant **Milagro**, Redford, général illusoire d'une troupe de baladins dans laquelle on chercherait en vain les valeurs sûres du box office américain, a eu le sentiment de remporter une bataille. Un sentiment de paix, dit-il. "Partout dans le monde, les gens arrachent à d'autres gens, plus faibles, des morceaux de leur vie, de leurs traditions. Partout le profit l'emporte. Un jour, seul le profit restera. Il n'y aura plus ni nature, ni culture. Ce jour-là, il sera trop tard pour faire machine arrière, dire qu'on ne savait pas."

Au début des années soixante-dix dans l'Utah où il possède un ranch qu'il a construit de ses propres mains, Redford a créé un Centre de défense pour l'environnement (The Institute for Resource Management). Adjacent à la fameuse station de ski de Sundance, l'une des premières à fonctionner exclusivement à l'énergie solaire, le Centre n'a jamais cessé ses activités : relais officieux d'un cinéma auquel la star américaine a voué ses forces et complément du Sundance Institute, créé quelques années plus tard, toujours par Robert Redford, et

destiné à la formation et au perfectionnement des réalisateurs indépendants. "Le cinéma, comme l'environnement, est un art qu'il faut défendre, protéger. Pas un commerce."

A Santa Monica où il est né, Robert Redford, enfant, flânait souvent dans les faubourgs. Il imaginait alors pouvoir changer le monde. Dans le quartier mexicain où l'ont souvent mené ses pas, les vieillards, sur le seuil des maisons, avaient déjà ces airs de diables bienfaisants dont il s'est inspiré pour son film ; des visages de héros villageois. De cette époque, Redford dit encore : "Le cinéma rme dégoûtait. J'y voyais des hommes et des femmes s'embrasser à pleine bouche. Pour moi, ce n'était pas la vie." Vingt ans après, le petit gringo s'est souvenu de son aversion pour les clichés. Pas plus que dans **Les gens comme les autres**, il n'y a de star dans **Milagro**. John Heard, Sonia Braga, Christopher Walken et Melanie Griffith se partagent les rôles secondaires. Les principaux ont été sciemment distribués à des comédiens de stature plus modeste : Chick Vennera, qu'on n'avait plus vu au cinéma depuis **Yanks**, le Mexicain Carlos Riquelme qui tient ici son premier rôle en langue anglaise et Julie Carmen qu'on avait aperçue dans **Gloria** de John Cassavetes.

"J'aime cette distribution, dit Redford. Elle est risquée, totalement juste. Les stars ne sont plus des acteurs."

Regrets d'homme public, confessions tardives d'une des valeurs les plus sûres de la profession... Peut-être. "Etre une star, dit encore Redford, c'est devenir un objet, une caricature. Une star juge du choix de ses films en fonction des critiques qu'elle lit dans les journaux. Elle peut faire ceci, elle ne doit pas faire cela. Si je devais aujourd'hui faire un choix entre le métier d'acteur et celui de metteur en scène, je choisirais le second. J'aurais aimé jouer encore beaucoup de choses, mais ma carrière

d'acteur a trop souffert de la notoriété. Il y a des choses que je n'ai pas pu faire, des compromis que je ne veux plus accepter."

A quelques kilomètres de Chimayo, où a été tourné **Milagro**, Robert Redford a fait l'acquisition de 220 acres de terrain. Il y bâtira un jour une maison. En attendant, il contemple les photos qu'il en a faites. Ce sont des pièces à conviction, ces poignées de terre qui échapperont aux promoteurs, le symbole d'une lutte... **Milagro** a coûté cher, beaucoup plus cher que prévu. Pendant des mois, à cause des conditions climatiques, du pointillisme du réalisateur qui s'ingéniait à reconstruire des scènes qui n'existaient pas dans le scénario, le tournage s'est étiré, pesant, sous le regard des chicanos qui balançaient entre le plaisir d'être aux postes clés (derrière la caméra), et le dépit d'être écarté de la distribution (devant la caméra).

Pendant ce temps, la communauté mexicaine se rend peureusement dans les salles. La blondeur juvénile de l'acteur-réalisateur a fini par séduire. En 1982, Robert Redford a remporté quatre oscars pour son premier long métrage. Six ans plus tard, sa sélection sur la Croisette déclenche une joyeuse pagaille. "Je n'ai pas peur", affirme la star américaine. Et il ajoute : "En espagnol, "milagro" signifie miracle..."

Marie-Elisabeth Rouchy  
*Télérama* n°2002

## Robert Redford

Acteur et réalisateur américain né en 1937.

Comme réalisateur :

**Ordinary People** 1980  
Des gens comme les autres  
**The milagro beanfield war** 1987  
Milagro